
Bischoff (Georges), *La guerre des paysans. L'Alsace et la révolution du Bundschuh 1493-1525*

Strasbourg, La Nuée Bleue, 2010

Franck Muller



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/239>

DOI : 10.4000/alsace.239

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 442-445

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Franck Muller, « Bischoff (Georges), *La guerre des paysans. L'Alsace et la révolution du Bundschuh 1493-1525* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 136 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/239> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.239>

pour la période allant du XIII^e au XVI^e siècle. Grâce à l'ouvrage de Thomas Kreutzer, cette lacune est désormais comblée. Il a également montré qu'il fallait renoncer à l'image d'une abbaye en crise perpétuelle tout au long du Bas Moyen Âge. Pour cela, il a préféré aborder le problème sous l'angle des différentes évolutions qui ont affecté l'abbaye à cette période. S'il est exact que l'abbaye n'a plus le même éclat qu'au Haut Moyen Âge, il serait néanmoins erroné d'imaginer un déclin linéaire pour la fin du Moyen Âge. L'action d'abbés réformateurs a permis à certains moments privilégiés de restaurer le temporel et le spirituel – les deux sont toujours intimement liés – même si ce n'est que pour une durée relativement courte. Il serait souhaitable qu'un ouvrage similaire consacré à l'abbaye de Murbach voie le jour en complément du travail de Georges Bischoff consacré au temporel de l'abbaye. En attendant, il a été tentant de faire *eine verglichene Bilanz* entre l'histoire de l'abbaye de Murbach et l'ouvrage intitulé *Verblichener Glanz...*

Elisabeth Clementz

BISCHOFF (Georges), *La guerre des paysans. L'Alsace et la révolution du Bundschuh 1493-1525*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2010.

Disons d'emblée que l'ouvrage imposant de G. Bischoff restera sans doute pour longtemps l'ouvrage de référence sur le sujet, tant l'auteur a réussi à combiner une érudition presque sans failles à une écriture tonique et volontiers ironique, qui le destine à un public plus large que celui des spécialistes, même si ces derniers déploreront sans doute que l'éditeur ait groupé les notes à la fin du volume... Avouons quand même que, si l'auteur nage comme un poisson dans l'eau à travers l'extrême complexité de l'organisation politique, sociale et juridique de l'époque, le lecteur, même s'il est au courant des subtilités de l'émiettement politique de l'Alsace d'alors, a tendance à se perdre parfois dans une telle avalanche d'informations. En tout cas, l'ouvrage est bien construit, donnant d'abord une description approfondie de l'Alsace de l'époque, puis évoquant les différentes conspirations du *Bundschuh* (le soulier à lacets, symbole du « *gemeine Mann* » par opposition à la botte de la noblesse), qui sont vues très justement comme annonciatrices du soulèvement de 1525. Ce court « printemps de liberté » est ensuite analysé, l'auteur se focalisant notamment sur la stratégie des bandes paysannes, qu'à mon sens il surestime. Mais c'est surtout à partir du chapitre intitulé *La deuxième insurrection* que l'ouvrage apporte une foule d'informations et d'analyses nouvelles sur la culture politique de la paysannerie et surtout sur les attitudes des vainqueurs, dont on voit bien, comme en d'autres lieux, qu'elles ont été assez différentes selon les endroits et les personnes. La répression a été virulente contre les insurgés les plus compromis, mais l'auteur montre aussi que les autorités

ont souvent oscillé entre mise à mort ou châtements corporels et essais de conciliation à propos des abus les plus évidents, comme ce fut le cas dans l'Ortenau. On regrettera simplement que le rôle de la ville de Strasbourg, avant, pendant et après l'insurrection, soit assez peu évoqué. En revanche, les illustrations, souvent peu connues, sont fort pertinentes.

S'il a tout à fait raison de qualifier de croisade l'expédition du « bon » duc de Lorraine, G. Bischoff ne s'étend guère sur une question importante, celle de la compréhension du message de la Réforme dans les campagnes, traité de façon convaincante et nuancée dans l'ouvrage de Franziska Conrad, *Reformation in der bäuerlichen Gesellschaft. Zur Rezeption reformatorischer Theologie im Elsass*, Stuttgart 1984, qu'il ne cite pas. Alors que les étendards des *Bundschuh* portaient souvent des images de la Vierge ou même la représentation de la Messe de saint Grégoire, liée aux indulgences et à la transsubstantiation, le type même d'images violemment attaquées par les réformateurs, on ne sait pas exactement ce qui figurait sur les drapeaux des insurgés de 1525 ; sans doute étaient-ils souvent ornés de la devise VDMA (*Verbum Dei Manet in Aeternum*). D'autre part, l'auteur mentionne les attaques contre les juifs dans certains textes paysans, mais il aurait fallu une analyse plus approfondie de ce phénomène, hélas récurrent pendant des siècles en Alsace.

Pour en revenir aux questions militaires, G. Bischoff insiste beaucoup sur le fait que les paysans disposaient d'un armement bien meilleur qu'on ne l'a souvent cru, qu'ils étaient entraînés au maniement des armes et avaient élaboré une stratégie complexe. De plus, l'armée lorraine était constituée de bric et de broc et était inférieure en nombre. On peut alors se demander comment s'explique cette saignée énorme, même si on prend l'hypothèse *a minima* de 16 000 à 20 000 morts entre Saverne, Lupstein et Scherwiller, vers laquelle semble pencher G. Bischoff. Les pertes lorraines se chiffrent sans doute à quelques centaines de combattants tués, principalement à Scherwiller, qui est d'ailleurs un des rares affrontements qu'on peut qualifier de bataille dans tout l'espace de la révolte paysanne, la « bataille » de Frankenhausen, à l'instar de bien d'autres, n'étant qu'une boucherie à sens unique. En réalité, les « techniciens » de la guerre qu'étaient les militaires professionnels de l'armée lorraine étaient d'efficaces machines à tuer, sans états d'âme et sans pitié, alors que les paysans n'étaient que des soldats improvisés. Malgré leur courage et même soutenus par des lansquenets suisses et un peu d'artillerie, ils ne tinrent pas longtemps à Scherwiller, malgré l'utilisation de la *Wagenburg*, si brillamment utilisée par les hussites, d'autant qu'ils ne disposaient pas de cavalerie comme les Lorrains ; on peut d'ailleurs remarquer que la cavalerie ducale semble avoir surtout consisté en cavalerie légère, très mobile et qui pouvait harceler l'ennemi : on avait tiré la leçon des batailles de la deuxième moitié du

XV^e siècle et notamment de Grandson et de Morat, où la lourde chevalerie bourguignonne avait été massacrée par les Confédérés.

On pourra estimer que l'auteur a parfois tendance à actualiser un peu trop son propos, n'hésitant pas à parler de « *soviets* » à propos des bandes paysannes et de « comité central » pour désigner le groupe de meneurs autour d'Erasmus Gerber, ce qui est pour le moins discutable ! D'autres rapprochements sont souvent pertinents, mais quand il cite le troisième article de la Déclaration des Droits de l'homme, qui proclame que le principe de toute souveraineté réside dans la nation, on ne voit pas ce que ce terme vient faire ici, l'insurrection paysanne ne portant aucune revendication nationaliste, comme ce fut parfois le cas pour les hussites. Les nombreuses références au « patriotisme » auraient dû faire l'objet d'une explication de ce terme dans le contexte du XVI^e siècle et quand, à la fin de l'ouvrage, l'auteur suggère que l'unité de la paysannerie alsacienne (qui était bien moins unie qu'il ne le dit, tout son ouvrage le montre) serait l'événement fondateur de l'identité de l'Alsace, voire d'un « peuple alsacien », et qu'il invoque Marianne à propos de cette révolte, il penche dangereusement vers le futur « paradis tricolore » à la Hansi et oublie que le seul référent positif des textes paysans était l'empereur, autorité plus mythique que réelle d'ailleurs. Que dirait-on si un historien prétendait dater une hypothétique « identité thuringienne » de la guerre des paysans en Thuringe sous la conduite de Thomas Münzer ?

Le chapitre intitulé un peu durement : « Humanistes et assassins » – les humanistes n'étant tout de même pas des « *Schreibtschtäter* » ! – démonte avec brio le mythe de « l'humanisme rhénan » : on sait bien que les humanistes, à l'instar d'Erasmus, étaient convaincus de la nécessité d'une réforme religieuse, morale et parfois même politique, mais qui devait être réalisée par un concile et par les autorités civiles ; les innombrables dédicaces flagorneuses aux grands de l'époque en témoignent éloquemment. Qu'ils ne soient pas reconnus dans la lutte des paysans n'est donc pas bien étonnant, mais on notera tout de même qu'aucun d'entre eux ne semble avoir prôné les violents appels à la répression commis par Luther. Par ailleurs, G. Bischoff expédie à mon sens trop rapidement le plus flamboyant d'entre eux, Ulrich von Hutten, qu'il ne semble d'ailleurs pas bien connaître. Les *Epistolae obscurorum virorum* sont une suite ironique des *Epistolae clarorum virorum*, lettres de soutien à Reuchlin dans sa lutte contre les dominicains de Cologne et éditées par lui. La première partie de cette virulente attaque contre les *Dunkelmänner*, parmi lesquels se trouvaient les auteurs du douteux *Miroir des sorcières*, est très probablement l'œuvre d'un humaniste d'Erfurt, Crotus Rubeanus, Hutten ayant sans doute écrit l'essentiel de la seconde partie. Qu'il ait lui aussi sacrifié aux éloges dithyrambiques des puissants est un fait, mais dès 1519-1520, il devint rapidement le héraut de la lutte contre les « *Pfaffen* » et les « *Kurtisanen* »,

c'est-à-dire les soutiens allemands de la papauté ; le fait que la plupart de ces prises de position soient écrites désormais en allemand pour avoir un plus grand impact en témoigne, de même que le remarquable encadrement de titre, dû à Hans Baldung, de son *Gesprächbüchlin* édité par Schott à Strasbourg en 1520, où le chevalier-poète est mis sur le même plan que Luther en tant que défenseur de la « vraie foi » contre la tourbe papiste. Poursuivi après l'échec de l'insurrection des chevaliers menés par son ami Sickingen en 1522, malade, réfugié d'abord à Mulhouse, puis à Bâle, où Erasme le repoussa, le courage n'étant pas la vertu principale du « prince des humanistes », il finira sa vie sur l'île d'Ufenau sur le lac de Zurich (et non à Zurich même) grâce à la sollicitude de Zwingli, plus humain que ne l'était leur mentor commun. Que le personnage ait été pétri de contradictions n'autorise pas à mon sens à imaginer que Hutten, s'il avait vécu, aurait appelé à la répression comme Luther. C'est oublier que dans le dialogue du *Neu-Karsthans*, sans doute écrit par Bucer, à l'époque où ce dernier était réfugié sur les terres de Sickingen, mais qui reflète certainement aussi les conceptions de Hutten, Sickingen et Karsthans, le prototype du « paysan évangélique », sont montrés sur un strict pied d'égalité ; même en faisant la part de la rhétorique inhérente à ces pamphlets, il y a là une tentative de rapprochement entre petite noblesse et paysannerie. Qu'elle n'ait guère eu lieu, sauf exceptions (Eckhard zum Trübel en Alsace, Florian Geyer et Götz von Berlichingen, ce dernier plutôt à contrecœur, en Franconie) n'est pas une raison pour penser qu'Hutten aurait hurlé avec les loups...

Signalons quelques erreurs, assez rares d'ailleurs et peu importantes : Hans Böhm est le fils de Niklashausen (et non de Niklausbergen). Le dernier pèlerinage avant la Réforme, celui de la « Belle Marie » de Ratisbonne date de 1519 et non de 1520 ; le paragraphe qui lui est consacré (p. 166) est d'ailleurs peu clair, notamment à propos du rôle de Balthasar (et non Mathias) Hubmaier, qui passa en quelques années du rôle de prédicateur catholique violemment anti-juif à celui de théoricien de l'anabaptisme.

Dans un autre domaine, la pièce fameuse de Germain Muller s'intitule *Enfin... redde m'r nimm devun!* et non *Redde mr net dovun!* Enfin le parti-pris de l'auteur de franciser les prénoms des personnages cités me paraît très discutable, d'autant qu'il ne s'y tient guère dans le corps du texte, où les « Hans » sont à peu près aussi nombreux que les « Jean ». La question se complique encore du fait que le nom de certains personnages est situé avant le prénom : Rudolffs Jacob par exemple. Il serait bon que ces quelques erreurs ou approximations soient corrigées dans une deuxième édition. Quoi qu'il en soit, voilà un ouvrage qui fera date.

Franck Muller